

La salope, ah! la vache

Isabelle Mandalian

Numéro 71, hiver 1997

Contes urbains 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mandalian, I. (1997). La salope, ah! la vache. *Moebius*, (71), 29–41.

ISABELLE MANDALIAN

La salope, ah! la vache

Lorsque le public découvre la conteuse sur scène, elle est déjà assise sur une chaise.

Mais moi je ne suis qu'une chanson. Ha.

Vous avez devant vous une chanson. L'héroïne d'une pièce de théâtre. D'un roman.

Vous avez devant vous une muse. Ça vous scie?

Là ça va être dur à comprendre, concentrez-vous. Je tiens à ce qu'il n'y ait pas de confusion. Y en a assez ailleurs, à soir c'est pas le moment. C'est mon dix minutes de spotlight, soyons clair.

Vous avez devant vous une muse: moi. Pas un personnage flou, pas une vue de l'esprit.

Je pourrais être assise à votre place, d'ailleurs généralement c'est là que je suis, surtout les soirs de premières. Je suis la vraie personne qui a inspiré quelques bons moments de théâtre, quelques hits radio. Je ne suis pas une création. Exceptionnellement ce soir, vous n'avez pas devant vous un «personnage».

On se comprend? Je suis comme vous, j'ai un loyer à payer, des vrais comptes de Bell, pis je sais pas quoi mettre le matin. Bon. La seule chose qui nous distingue c'est que moi je sors avec des créateurs, des auteurs de mes deux.

Je suis ici pour démystifier, pour remettre les pendules à l'heure, pour faire chier un peu, je suis ici pour revendiquer au nom de toutes celles qui sont peut-être assises à côté de vous dans l'ombre et qui enragent en silence.

Je suis ici pour la reconnaissance des droits des muses.

On a eu les droits des femmes, les droits des enfants, les droits d'auteur, ben tabarnak y est à peu près temps que quelqu'un fasse quelque chose pour les droits des muses, ciboire.

C'est d'autant plus dur qu'y a une grosse job d'éducation à faire.

Ben on va commencer maintenant parce que dix minutes, c'est pas un char.

D'abord avec vous, le public. Une muse, c'est pas une sylphide lymphatique qui joue de la lyre en buvant de la vodka canneberge. Faut préciser. Bon, vous êtes cultivés, vous, disons que vous vous en doutiez. Mais pour vous ça reste quand même mystérieux, une Muse. Attends t'alleure, m'a t'en faire des mystères.

Parce que pour vous la création, l'inspiration, c'est un des mystères les mieux gardés, pas vrai? Gardé par qui, tu penses? Penses-y trente secondes. Pense aux entrevues, le gratte-gratte de moi-je qu'ils nous servent, les salauds d'Auteurs.

Ils en profitent... ils font dans le flou quand on leur parle d'inspiration, ils baragouinent, tournent autour du pot.

Hey! J'ai un clipping de presse gros comme ça qui nie mon existence. Ma vie, ma vie qui est texto dans son œuvre, jusqu'à des extraits de mes lettres, jusqu'à notre intimité la plus sacrée. Et pourtant, je n'existe pas!

Je suis dans le programme par exemple, ça oui, mais pas mon vrai nom ou pas mon nom au complet, en dédicace touchante et pouétique.

Muse comme dans «muselée», mon vieux.

Et ça c'est un peu de votre faute, oui, oui. Si on veut que les choses changent, que les droits soient établis, il va falloir qu'on vous brasse, qu'on vous décape l'idéal.

Parce que vous, vous vouez un culte secret au créateur inspiré. Vous le fréquentez avec le respect dû à ce qu'on comprend pas. Quand vous rencontrez un créateur en personne, vous vous sentez tout petits, pour vous c'est juste s'il est pas l'incarnation de la puissance divine. Je vous ai vus dans les loges combien de fois l'air stupide: «I'm not worthy votre seigneurie mais dites seulement une parole et je serai guéri.»

Vous êtes cons comme la lune. Et ça les sert. Ça les sert à entretenir le mystère et à nous tenir tranquilles dans l'ombre.

Parce que, pire que tout, vous estimez l'esprit torturé du créateur. Vous excusez son alcoolisme, son air imbécile de chien battu, qu'il n'ait rien à dire en public. Vous lui passez tous ses caprices, sa misogynie, même la violence conjugale vous dérange pas dans son cas. Vous admirez des cas de dépression nerveuse, de cyclothymiques qui pleurent sur leur sort au lieu de prendre leur médication. Vous dites, pour vrai, même pas cynique: «il n'y a pas de création sans souffrance», ou bien, encore mieux, «c'est un hypersensible, un mésadapté» et dans leur cas, c'est un compliment. Tout ça parce qu'ils ont une bonne syntaxe. Vous rendez-vous compte?

Voulez-vous que je vous dise, vous avez une poutre dans l'œil jusque dans le cul.

Les créateurs sont des hommes comme les autres, ils n'ont pas de couilles, ils n'ont que de l'ambition. Dès qu'on les confronte, ils nous appellent «maman», ils pleurnichent et courent se réfugier dans leur supposé imaginaire. Incapables de réagir, ils vous pondent leur réplique par écrit. Et ça s'appellera une œuvre et une œuvre, c'est inviolable, l'œuvre a toujours raison, na na na na na.

Pis vous allez applaudir parce que ah mon Dieu je me reconnais là-dedans, ou c'est donc beau la passion qu'il lui voue, si mon chum pouvait être de même.

Tabarnak. C't'une lavette qui écrit ce qu'il est pas capable de vivre: réveille!

La première action que nous prendrons, en tant que muses, c'est de sortir de l'ombre pour péter la bal-loune de l'œuvre. Et je m'adresse ici à toutes les muses, sans oublier les mus: prenez d'assaut tous les moyens de communication, mettez-vous de l'avant, vous allez voir, ça devrait pas être trop dur d'obtenir une entrevue de fond avec Stéphane Bureau ou Denise Bombardier, de faire *Échos-vedettes*, *Cha ba da* pis *Montréal ce soir*. Prenez l'œuvre pis contez le fond de l'histoire, comment ça s'est passé pis ousque vous vous êtes fait fourrer sans vaseline littéraire-ment.

Le linge sale des autres, tout le monde en raffole, c'est la base du marketing d'artiste. En voulez-vous des vraies anecdotes, j'en ai un char pis une barge. On va en prendre une qui a fait ma renommée de muse, O.K.? Renommée, faut s'entendre...

Quoique... parenthèse, c'est ben intéressant de voir l'effet que ça fait sur l'entourage quand la rumeur se répand que c'est toi qui as inspiré une œuvre, surtout quand c'est une histoire d'amour désespérée. Le nombre de gars ordinaires qui m'ont approchée avec une espèce de lueur béate dans le fond des yeux... qui me regardaient comme une sorte de déesse de je sais pas quoi. J'ai vite compris que pour pas les décevoir, il fallait que je les baise un soir, pis un soir seulement, et que je les renvoie au plus sacrant chez leur maman ou leur blonde, selon le cas, pour pas qu'ils me servent candidement un «t'es pas mal ordinaire, finalement». Ben oui, Ducon, c'est pas ma faute à moi si tu crois tout ce que tu lis. Ou ce que t'entends à la radio.

Parce que, ce qui a fait ma renommée, c'est une chanson. Qui dit ceci:

«C'est pas facile quand Isabelle te laisse tomber, y a pas de quoi rire quand Isabelle te fait marcher...»

Vous situez? Ben oui, Isabelle-j'te-déteste, c'est moi. C'est-tu mon vrai nom ou pas, ça n'a pas d'importance.

Ben oui, je l'ai crissé là. Un gars qui se fait jamais crisser là, ça fait mal à l'ego, ça. Pis ça fait une belle chanson, hein?

Quand c'est sorti, je suis tombée sur le cul. «La salope, ah! la vache mais pourquoi elle ne dit rien / la salope, ah! la vache elle te traite comme un chien / mais ton cœur est trop tendre». Trop tendre? Je te traite comme un chien? T'as-tu couru après, oui ou non?

«J'ai pas su, pas voulu, enfin j'ai pas fait exprès (ben non, c'est sûr que tu n'y es pour rien) / mais elle ne dit plus rien maintenant c'est pour de vrai».

C'est pas du pleurnichage de ti-gars qui s'est fait crisser là, ça? C'est pas une belle histoire d'amour avortée par une salope, ça? Wow... les nerfs.

Je suis revenue d'Amsterdam à cette époque-là, pis j'ai entendu ça. Mais tu sais pas quoi? Y en avait plus rien à crisser d'Isabelle. Toutes ses belles paroles, toutes ses déclarations qu'il est venu me faire jusqu'en Europe, l'énergumène, envolées. Y avait une chanson, que dis-je, un sacrement de hit, ciboire. Y était heureux, fans à l'appui, pis une belle blonde en supplément. Qu'est-ce qu'il pouvait bien en avoir à foutre de notre histoire, la vraie?

J'ai l'air amère comme ça? Tu m'en donneras des nouvelles quand tu passes pour une héroïne pis que tu te fais jeter, que t'as pas un mot à dire dans ta propre histoire d'amour.

De toute façon, il paraît que la chanson il l'avait composée avant notre rencontre, na na na na na.

On est utilisées, exploitées, si tu veux mon avis. Le temps qu'ils peuvent nous sublimer comme femme, le temps qu'on leur sert, tout va bien. Après t'es rien qu'une autre fille. Quand ça débuzze, un créateur, ça t'en veut personnellement. Tu les as poussés, tu les

as mus, tu les as chavirés, y vivaient dans la vraie vie pour une fois, t'étais l'bon Dieu pour eux.

Mais quand ils ont fini de t'inventer, qu'ils retombent dans la réalité, watch out. Ça fait pas d'quartier. Ils t'en veulent même d'avoir à travailler pour payer ton loyer. T'es la dernière des insignifiances. Ils s'en prennent personnellement à toi pour leur rêve fracassé. T'es pas le bon Dieu pis ils te le font sentir, crois-moi. C'est l'œuvre qui reste. La muse elle existe plus, elle est pas faite d'os et de chair, ben non.

J'en ai une autre bonne à vous conter en parlant d'auteurs. Mais attention, là il s'agit d'un Dramaturge. D'un dramaturge connu, oui, oui, et vivant. Qui est peut-être même ici ce soir... Là on va avoir du fun.

Parce que, ce que je vais vous conter, c'est une pièce de théâtre. Une pièce qui n'a pas encore été créée, mais que j'ai eu l'insigne honneur de recevoir en cadeau de Noël. Je croyais que je n'étais qu'une chanson, eh bien non! Je suis aussi un personnage de théâtre.

Qui sait, vous irez sûrement la voir dans un théâtre qui appuie les jeunes auteurs québécois, vous consommez tellement de culture.

Un fort beau texte. C'est ma toute dernière histoire d'amour. Tout y est, à peine romancé, à peine sucré. J'y retrouve presque tout, intégralement. Comme quoi certains auteurs ont une plume mais pas d'imagination, mais ça c'est pas grave, n'est-ce pas? C'est pour ça qu'on existe, nous, pour les nourrir de rebondissements savoureux.

M'a vous l'blower doublement, celui-là. J'attendrai pas que l'œuvre soit sortie, cette fois-ci. Je ne me tairai pas cette fois, m'a mettre ça au clair tu suite. C'est ma vie aussi, à ce que je sache. J'existe et vous allez m'entendre, pour une fois.

Parce que je vis un léger conflit en ce moment. Léger, tu dis? Il s'est abonné au répondeur pour plus répondre à mes appels; lui qui sait même pas changer une

ampoule, je me demande comment il fait pour prendre ses messages.

Je lui demande une modification d'importance, qu'il refuse de m'accorder au nom de la liberté de création. Ça me tient à cœur. Est-ce que j'ai le droit de demander ça ou pas, fuck, je me sens pas d'humeur philosophique trop trop à soir.

La pièce commence avec la rencontre de la fille et du gars. Notre rencontre. J'interprète pas, je suis pas névrosée, je le sais, that's it.

Tout est là, même la première ligne que je lui ai assenée. C'est une rencontre très simple, très ça va de soi. Au Central, si vous voulez tout savoir, un samedi mouillé du mois de mai.

Lui, y avait compris une chose: pour séduire une fille, ça prend pas de l'attitude, ça prend de l'altitude, et il cruaisait juste à la bonne hauteur pour me rejoindre. Pogné dans son coin, mais nerveux comme un junkie sur la méthadone, y m'avait spottée. Moi pas. Mais je me suis retrouvée assise à côté de lui, quand même, parce qu'il y avait une place de libre et qu'un twit saoul était sur le bord de me donner une crise d'asthme sur la micro-piste de danse.

C'est sûr que là c'est ma version, lui c'est plus poétique que ça dans sa pièce. Et je vous fais grâce de sa technique de narration, je lui ferai pas l'honneur d'une lecture publique sur le bras, en plus.

Bref, on s'est parlé et il m'a tout de suite plu dans sa façon de répondre à côté, comme seuls les auteurs ou les comédiens peuvent le faire, très... Nouvelle Vague, voyez le genre... Ce qui m'a harponnée par contre, c'est ce qui le trahissait. Un désespoir brut au fond des yeux, un immense gouffre de douleur, mêlé à l'espoir d'être sauvé.

Ç'a pas traîné trop longtemps, on est sorti. Il pleuvait à torrents. Toute la faune de fêtards se cachaient du mieux qu'ils pouvaient dans les entrées des commerces. Pour rigoler, on a marché comme si de rien

n'était, en se tenant par le bras. J'ai hâte de voir ça sur scène.

On est rentré chez moi, vu que j'habite Marie-Anne et Saint-Dominique. Le plus naturellement du monde, sans se poser de questions. Je vous passe les détails mais douze heures de caresses en ligne, ça crée une certaine jubilation réciproque. Dans la vraie vie, il est resté quatre jours et quatre nuits caché au fond de mon lit. Y a rien qu'on a pas fait devant la télé, même bitcher Christiane Charette. J'ai commencé à m'attacher. Y décollait plus.

Très vite par contre ça dégénère; dans la pièce, pas dans la vie, parce que dans la vie c'est toujours un peu plus long et complexe. Mais lui a décidé que toute notre histoire se passait en une nuit. Bon, c'est pas sur ça que j'ostine.

Son désespoir flashait encore de temps en temps, assez furtivement, une lueur rapide qui rendait ses yeux encore plus noirs, comme si c'était possible. Il m'a sorti que si je l'avais pas ramassé cette nuit-là, il jumpait en bas d'un building. Sa décision était prise, mais son corps suivait pas. C'est pour ça qu'il buvait, dans son coin.

Moi ça me scie les gens qui te sortent ça le plus sincèrement du monde: je vais me suicider. Ça m'exaspère, ça me sort de moi-même, j'ai envie de les tuer juste pour me faire plaisir. Hey tabarnak! j'ai déjà assez d'misère comme ça à me faire accroire que la vie vaut la peine d'être bûchée, viens pas me faire chier en m'annonçant que tu veux mourir, juste pour que je te dise que t'es quelqu'un, que t'es important, que j't'aime. Moi aussi, je viens de loin pis c'est pas une raison. Moi aussi je vais me suicider un jour parce que c'est plus poli. Mais je le crierai pas avant pour qu'on me sauve. Tu fais déjà assez de ravage chez tes proches quand t'es mort, pas besoin d'en rajouter.

Il m'a pompée. J'lui aurais cassé la gueule, on a fait l'amour.

Le lendemain, c'était notre anniversaire. Ça faisait une semaine jour pour jour qu'on vivait en ermites. Fallait fêter ça. On a descendu Saint-Laurent, en plein après-midi, bar par bar, une sorte de bière différente à chaque stop. On a fait les deux côtés de la rue, ça vous donne une idée de l'état dans lequel on était quand on est arrivé à la SAQ coin Prince-Arthur.

On s'est offert mutuellement une bouteille de Veuve Clicquot. Parce que c'est de ça que j'aurais eu l'air si y s'était crissé en bas d'un building. On en a bu une au Carré Saint-Louis. La lumière devenait diffuse, j'ai proposé qu'on boive l'autre en regardant le coucher de soleil. C'est kétaine mais criss qu'on s'en fout dans ces moments-là.

On est retournés sur Saint-Laurent pis on s'est mis à la descendre pour aller dans le Vieux-Port. Mais là, j'ai eu un éclair de génie en passant devant le Balfour: on allait la boire sur le toit du plus haut building de la Main, étant donné que les buildings nous avaient tout de même réunis. Je me sentais crasse, vaguement délinquante. Y a pas pu résister, même si je voyais qu'il chiait dans ses culottes.

On est monté par l'escalier. J'haïs les ascenseurs. Douze étages. Ça nous a pris une éternité vu qu'on s'arrêtait à tous les paliers, couchés au milieu des marches pour s'avaler tout rond. C'est la vie que j'avais envie de lui donner. J'avais la force, j'voulais l'électrocuter, lui faire bouillir la sève à mort. Combattre le feu par le feu.

On est arrivé en haut, ç'a été un peu compliqué: la porte du toit était barrée. On a posé la bouteille et il s'est mis à essayer de la défoncer. C'était pas si pire que ça, un peu de détermination, deux ou trois vacheries sur sa constitution, le tour était joué.

On est sorti à l'air libre, on s'est effouéré sur le gravier en gueulant comme des damnés. Les petits nuages compacts dans le ciel tournaient sans bon sens. Je me suis relevée pour pas dégueuler. On a

couru un peu dans tous les sens, on s'est arrêté sur les mauves et les roses qui pointaient au bout d'la Main, on s'est embrassé comme des malades jusqu'à tomber par terre. Ben oui, c'était bon, c'était beau, c'est une belle histoire de cul.

Après une accalmie, j'ai demandé à téter de la bouteille. Il s'est relevé en zigzaguant pour se diriger vers l'intérieur. Ça lui a pris un peu de temps, il devait s'être mis dans l'idée de l'ouvrir dans l'escalier où il l'a trouvée, et vu qu'il est pas des plus habiles de ses mains... Bref, j'attendais. J'ai eu l'idée de me cacher pour le faire capoter.

Se volatiliser, comme ça, je trouvais que c'était un bon gag.

J'ai remarqué un parapet qui s'élevait plus haut que les autres. C'était le bout de la cheminée. Sans réfléchir, j'ai passé mes bras alentour de la brique et, à ce moment-là, il est sorti de l'autre côté. Vite, j'ai passé mes deux jambes, en m'agrippant le plus fort possible. Je rigolais, parce que très vite il s'est mis à crier mon nom. Il avait pas encore fait le tour mais il s'en venait. Je suis descendue un peu plus le long de la brique, c'était facile. C'était surtout hilarant. Sa voix commençait à craquer, inquiète.

Tiens, je me disais, ça t'apprendra à me dire que tu veux te tuer. Tu vois ce que ça fait l'inquiétude quand on aime. C'est là que sa tête est apparue en haut, environ six pieds en haut, je dirais. Dans ses yeux, l'horreur. Lui, il voyait en bas. Pas moi.

Il m'a tout de suite dit juste ce qu'il fallait pas, d'une voix brisée par la panique, sérieux, du genre on joue plus là: remonte, prends ma main, surtout tourne pas ta tête. J'ai tout de suite regardé en bas, et là, j'ai réalisé où j'étais. J'ai paralysé. J'ai commencé à sentir la brique sous mes doigts, la largeur de la cheminée qui m'écartelait les deux jambes et les deux bras. J'ai surtout senti l'espace qui me séparait de la main qu'il me tendait. Je ne pouvais pas bouger. Me maintenir

me demandait déjà toute l'énergie que je possédais. Là, j'ai réalisé la connerie que je venais de faire et qui allait me coûter la vie. On a dessaoulé raide.

J'ai résisté le plus que j'ai pu, la tête serrée sur la brique, avec des vraies larmes de désespoir. J'ai ramassé tout mon courage et j'ai bougé mon corps. Je me suis mise à trembler de partout, un tout petit spasme m'a rejetée vers l'arrière. Et j'ai lâché prise bêtement. En tombant, je l'ai regardé: il avait les yeux écarquillés par la surprise, la bouche ouverte, muette. J'ai vu ma mort, stupide. Puis j'ai perdu connaissance.

Je suis tombée sur l'échafaudage des peintres publicitaires, trois-quatre étages plus bas. J'ai eu beaucoup de chance, comme ils disent. Je sors de l'hôpital où j'ai fait un séjour prolongé, disons comateux. J'ai eu la chance d'être nourrie à la morphine, c'est pas mal bon. J'ai pas trop eu de visites à part ma famille; faut l'excuser: il s'évanouit dans les hôpitaux, qu'il m'a écrit. Je lui ai répondu de rester chez lui de toute façon.

Puis il m'est arrivé avec son manuscrit, maladroit, bafouillant. Moi j'étais encore en récupération d'une autre opération. Il me l'a tendu, puis l'a posé sur la table de chevet. Il a essayé de faire la conversation, c'était banal, il s'est ennuyé lui-même. Il m'a embrassée, m'a dit sors vite, on va fêter Noël ensemble. Mais ça sonnait pas mal faux. Puis il a ajouté très bas: «Tiens bon.»

Après une couple de jours, j'ai lu sa pièce. C'est notre histoire. Pas exactement comme je vous l'ai racontée parce que c'est sa version, il est pas dans ma tête, même s'il essaie. Ça fait plus de liens mettons avec la pulsion de mort qui donne la vie, ou quelque chose du genre.

Moi, ça m'a mis le feu au cul. Ce pochtron sans couilles qui écrit chez lui bien au chaud, ce pochtron sans couilles qui pleure sur son sort devant son ordi-

nateur, alors que moi je me bats quotidiennement en petite jaquette bleu poudre, alors que moi j'ai mal sans figure de style, ce pochtron sans couilles pense m'apporter un peu de réconfort, à sa mesure, en me torchant la plus belle pièce qu'il ait jamais écrite?

Mais la fille meurt à la fin de ta pièce, mon cochon! La fille tombe et meurt, putain de bordel de merdre. La fille meurt et tout le monde pleure... Ben va chier, je t'emmerde. Ç'aurait été moins efficace dramatiquement pour parler de la résurrection de l'Âme de ce gars-là de dire qu'elle est devenue paraplégique la fille, moins drastique qu'une bonne mort violente, nette?

Avec ses bras elle décroise ses jambes et les frappe pour montrer leur insensibilité.

On s'crisse de la fille, c'est ce qu'elle lui a donné qui compte, c'est un sacrifice imprévu, un accident, mais qui redonne la pulsion de vie à l'autre connard. Connard, tu m'entends? Et tu voudrais que j'aime ça, que je sois flattée, touchée?

C'est tellement beau quand elle meurt, j'en ai des larmes de rage juste d'y repenser.

C'est juste des mots. C'est une œuvre. Une handicapée qui sent plus rien à partir de la taille, c'est moins beau, ça, par exemple. Comment on fait par exemple pour aimer sincèrement quelqu'un dont la vie vient d'être brisée à tout jamais, et qui est en colère, ça l'histoire le dit pas. Sacrifier toute sa vie à une personne qu'on connaît même pas, avec qui on a joué à l'amour pendant seulement sept jours? Ça c'est pas crédible, man.

Je te demande pas ça, Auteur de mes deux. Je te demande seulement de changer ta fin.

Je le sais que c'est pas possible, que si elle meurt pas c'est moins punch pis il faut l'expliquer, pis que c'est pas un téléroman que t'écris. Mais quand tu me dis que c'est de l'art, là c'est presque plus supportable. Ma souffrance à moi, t'en fais quoi?

Pis vous, vous! Vous auriez pleuré en voyant ça! Vous auriez été touchés, parce que c'est pour ça que vous allez au théâtre. Pour combler une petite soif d'absolu. Pis y vous beurrent ça épais les auteurs, pour vous satisfaire, croyez-moi!

Mais là, vous savez... Vous savez la différence au moins pour cette histoire-là, la différence entre la fiction pis la vraie vie qui est plus incroyable et plus sans pitié encore que toutes les histoires d'horreur. J'ai trop perdu cette fois-ci, cette pièce-là aura pas lieu. Je vais m'y consacrer. Je voulais pas briser votre party, mais il y a une câlize de limite à vouloir trôner au temple de la renommée.

Moi, l'immortalité, ça m'intéresse pas, surtout si on me la fait payer cash cent ans avant de pouvoir en jouir.